

un peu rude, se cachait un cœur exquis et il était désolé s'il lui arrivait de peiner injustement quelqu'un.

Il adorait les enfants et avait sur eux une extraordinaire influence. Son arrivée calmait ses petits malades, comme si un peu de sa force eut rayonné jusqu'à eux.

Un bébé qu'il soignait pendant une grave maladie disait à sa mère pour exprimer l'impression de sécurité que lui causait la présence du Docteur : "I feel better when the Doctor is here. He is like a big good Newfoundland dog." C'était sûrement un grand compliment que le tout petit croyait faire là. Mais cela exprime combien il se sentait en sûreté près de celui qui était momentanément le gardien de son existence.

Tout le temps libre que lui laissait la médecine, il le consacrait à la lecture et surtout aux sports de plein air.

C'était un "liseur" avide qui dévorait un livre en quelques heures.

Il n'était pas extraordinairement enthousiaste de Shakespeare.

Les poètes de clocher étaient ses préférés. Il appréciait particulièrement William Wilfrid Campbell, Archibald Lampman, Duncan Campbell Scott et surtout Moïra O'Neil, l'exquise poétesse des Glens d'Antrim et Henry Newbolt.

Il aimait beaucoup la musique et avait une vraie passion pour les chansons populaires.

Le théâtre l'intéressait aussi, mais, il ne supportait pas la médiocrité et c'était un critique sans pitié.

Toutefois ses plaisirs favoris étaient la vie au grand air, la vie libre des bois silencieux, la chasse, la pêche, le canot.

Sa puissance musculaire rendait aisée pour lui ce qui eut été fatigant pour d'autres.

Il était passé maître dans l'art difficile de la pêche à la mouche ; et avait pris quelques-uns des plus gros saumons ayant jamais été capturés à la ligne volante dans les eaux canadiennes.

Il était aussi un remarquable fusil, mais il ne chassait volontiers que la plume n'aimant pas tirer le daim ou le chevreuil. Scrupule de poète ! !

On raconte à ce sujet qu'étant un jour à la chasse dans la région du lac Supérieur avec l'hon. Peter White de Marquette, ses amis le plaisantèrent parce qu'il n'avait rien tué. Il leur répondit qu'il n'aimait pas à tuer des daims ; mais ils n'admirent pas cette excuse et prétendirent qu'il ne tirait pas parce qu'il avait peur de manquer. Il emprunta la carabine de Peter White et partit seul dans le bois. Trois quarts d'heure après il revenait tout triste. Il en avait tué deux !

Il aimait beaucoup les chiens particulièrement les Irish terriers et il remporta d'assez nombreux succès avec ses élèves dans les diverses expositions canines du Canada.

Une chose qui le peinait beaucoup était de voir que nombre de Canadiens-français, surtout des Canadiens français des villes, comprenaient mal son œuvre et semblaient croire qu'il avait cherché à se moquer de leur race. Toutes les fois qu'une insinuation de ce genre venait à ses oreilles il était désolé : "My good friends the habitants go back on me," disait-il, "and I love them so well".

Souvent ses amis lui contaient des anecdotes pouvant servir de sujet à quelques poèmes. Il refusait invariablement toutes celles qui pouvaient jeter quelque ridicule sur les Canadiens. Son but était de faire apprécier son modèle et non pas d'en faire rire. Aussi ressentait-il vivement une imputation qui lui semblait une criante injustice.

Drummond a été inhumé en un lieu qu'il aimait, sur le sommet du Mont-Royal.

Quelque temps avant sa mort se promenant là avec des amis, cette exclamation lui échappa : "What a place for a man who loved Canada to lie !"

Son vœu a été exaucé... trop tôt.

De sa dernière demeure l'on peut voir les Laurentides, la rivière des Prairies, le Saint-Laurent et Bord à Plouffe ; plus loin le lac des Deux-Montagnes et la vallée de l'Ottawa.

Sur sa tombe surmontée d'une croix celtique sont gravés ces vers de lui :

The shadow pass I see the light,
Oh ! morning light so clear and strong.

et ceux-ci de Moïra O'Neil :

Youth's for an hour,
Beauty's a flower,
But Love is the jewel that wins the world.

Le poète dort son dernier sommeil dans le cadre admirable où il a vécu son rêve.

L'œuvre de Drummond a trouvé sa forme définitive en trois volumes édités par C. P. Putnam's Sons. Ces trois volumes sont :

"L'Habitant" qui comprend 23 poèmes, "Johnnie Courteau", et "Le Voyageur" qui se composent chacun de 34, soit en tout 91 morceaux détachés.

Nous n'avons pas l'intention de donner ici une analyse complète de chacune de ces pièces de vers, ce serait interminable et fastidieux, mais nous voudrions en dire assez, pour bien faire apprécier tout ce que cette œuvre a d'intéressant.

Au premier abord, trois volumes seulement, peuvent sembler un assez mince bagage littéraire ; mais en poésie plus qu'en tout autre chose, c'est la qualité qui compte et non la quantité. — Hérédia l'un des plus parfaits poètes du dernier siècle, ne nous a guère laissé qu'un livre, "Les Trophées" et cependant ce merveilleux ciseleur de rimes passera sûrement à la postérité. Drummond nous a été enlevé relativement jeune ; il était modeste et ne prenait pas grand soin de ses brouillons ; beaucoup de ses vers ont dû être ainsi perdus. Ce n'était pas un "gendeletré" qui fait métier de sa plume et produit beau temps ou mauvais temps parce qu'il faut vivre.

Il n'a probablement écrit que sous l'empire d'émotions qui se sont éveillées spontanément, sans qu'il ait essayé de les faire surgir. Il ne nous a livré que le meilleur de sa pensée et même en se plaçant au point de vue quantité, nous pouvons nous éliciter qu'il nous en ait donné autant.

On peut diviser l'œuvre de Drummond en deux catégories : les poèmes anglais et les poèmes en dialectes anglo-canadien.

Des poèmes en anglais il y a peu à dire. Drummond était un poète né, ce don forcément apparaît